

voix. Et c'était leur voix qui nous touchait, certain frémissement continu en elle qui nous annonçait toute notre vie comme un drame, certaine ardeur tremblante, accordée au rythme de notre propre fièvre. Nous avions lu Anatole France, et c'est lui qui, en nous formant à la critique, nous empêcha d'être bêtes, mais sa tranquille sagesse ne remplissait pas notre cœur. Nous entendions d'autres appels. Si Romain Rolland, Jaurès, nous parlaient d'une vie héroïque, Barrès, Gide, d'une vie pathétique, Nietzsche, d'une vie dangereuse, il nous semblait toujours que ce fût la même leçon. La question était « d'avoir de l'âme », comme disait M. Barrès. Je veux ici être juste pour ce vieil enchanteur de nos vingt ans. J'ai beaucoup méprisé sa doctrine, ses idées, si l'on peut parler des idées d'un homme qui, jamais, ne voulut penser, mais je ne suis pas parvenu à haïr cet « extravagant musicien » (1). Je devinais que ce vieux prince de la jeunesse était dans son fond misérable. La parade politique à laquelle il se livrait était son « divertissement », un divertissement criminel. Mais des flammes noires jaillissaient de ce cœur désolé. Je plaignais en lui un secret désastre, un homme hanté par la mort et d'autant plus avide de vivre. Et comment n'aurions-nous pas un moment écouté ce maître sorcier qui, avec mille flatteries, nous apprenait à nous aimer un peu ?

Barrès

Et j'en dirai autant d'André Gide, de ce petit livre sincère que, tout jeune encore et dans la fièvre d'une maladie mal guérie, il avait dicté, chantant la terre, toutes les « nourritures terrestres », avec la passion d'un convalescent qui vient de découvrir la mort. Il parlait d'une voix précieuse, et son adresse était de nous faire croire à chacun en particulier qu'il n'avait écrit que

Gide

(1) « Extravagant musicien », c'est ainsi que lui-même appelait Rousseau. Retournons-lui et l'éloge et le blâme.

Europe
15 Sept 34
du'henno.

pour lui. Car chacun de nous pensait être ce Nathanaël au nom d'ange à qui, dans une langue légère comme les vents célestes, André Gide enseignait : « Pas la sagesse, mais l'amour. » Ces vagues formules nous enchantaient, peut-être nous égaraient.

Nathanaël, que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.

Et encore :

Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité.

Et encore :

Ce que j'ai connu de plus beau sur la terre,

Ah ! Nathanaël, c'est ma faim.

Toutes ces maximes qui nous ramenaient à nous-mêmes comme à l'objet le plus précieux nous plaisaient. Le charme de sentir, de se sentir est bien fort : nous nous abandonnions à lui. Et puis M. Gide n'avait-il pas imprimé en caractères gras et dans le plein milieu de son livre cette règle d'or :

ASSUMER LE PLUS POSSIBLE D'HUMANITÉ

Nous profitons de la confusion d'une pensée d'apparence seulement peut-être généreuse, incapables d'y déceler un maladif amour de soi et trop intéressés à ne pas le faire. L'idée ne nous venait pas qu'aimer tout peut être comme n'aimer rien, qu'il se fait par le monde un étrange abus de ce mot amour, et qu'il désigne autant chez les hommes le besoin qu'ils ont de se nourrir de la vie des autres que le désir de se donner à eux. La vie seule devait nous apprendre ces contradictions, et que ce que tant de gens appellent aimer n'est que le tremblant désir d'être aimés eux-mêmes, incapables qu'ils sont de porter leur solitude. Mais c'est maintenant que je ratiocine. Nous ne raffinions pas tant. Si différents qu'aient été nos maîtres, ainsi étions-nous faits qu'ils

Guéhenno : Europe 15 Sept. 34